

Le garçon de 15 ans *Le petit criminel* de Jacques Doillon

Gérard Grugeau

Numéro 54, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22787ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1991). Compte rendu de [Le garçon de 15 ans / *Le petit criminel* de Jacques Doillon]. *24 images*, (54), 63–63.

LE PETIT CRIMINEL

DE JACQUES DOILLON

LE GARÇON DE 15 ANS

par Gérard Grugeau

Comme dans le cas de *La drôlesse*, l'idée du dernier film de Jacques Doillon est née d'un vide à combler, de l'aura de mystère entourant un fait divers: ici, le compte rendu laconique du braquage d'un policier par un mineur, tel que rapporté dans un ouvrage américain de psychanalyse. Prenant en quelque sorte le relais du psychanalyste, le cinéaste se livre à l'exploration du trou noir de cette confrontation, à la mise en chair/en scène du fait divers sec et désincarné. Opération réussie: *Le petit criminel* est du meilleur Doillon, du cinéma moderne sans filet, qui se joue sur le terrain et cristallise au contact de la vie.

Cité-dortoir crasseuse de la banlieue de Sète, mère alcoolique flétrie avant l'âge, père manquant (un certain Almera: on pense à Vigo, fils du militant anarchiste Miguel Almeréyda, «fils de traître» qui devra porter un nom d'emprunt), bref le malaise: voilà pour le décor et l'ambiance. Au centre de ce «no future» ancré dans l'air du temps, Marc (Gérald Thomassin), un gamin sans nom, en mal de reconnaissance filiale et sociale. Menus larcins, un représentant de l'ordre un peu trop curieux qui passe par là (Richard Anconina) et c'est l'étincelle: acculé, le même menace de son flingue et prend en otage *et le flic et le film*. Direction Montpellier sur les traces d'une sœur (stupéfiante Clotilde Courau, magnifique de présence instinctive) que Marc n'a jamais connue. Rage au ventre, volonté farouche de constituer le noyau familial rêvé, folle utopie où bute le regard, qui tend les muscles, paralyse ou libère par impulsions la parole confuse d'une enfance nue, sauvage.

C'est à partir de ce trio d'irréconciliables en cavale, enfermé le plus souvent dans le huis clos étouffant d'un 4 x 4 en mouvement, que Jacques Doillon enregistre avec brio la chorégraphie d'un chaos affectif aux fluctuations sans cesse surprenantes, malgré une issue prévisible dans son inéluctabilité. «Il n'y a pas de suspense, je connais la fin de l'histoire», lance le flic désemparé à ce gamin en qui il se reconnaît peut-être trop bien. Telle une épée de Damoclès, l'ordre social — d'autant plus palpable qu'il demeure invisible — menace la fiction, la cerne, la fragilise en la poussant



Marc (Gérald Thomassin). Le braquage d'un flic et d'un film.

dans ses derniers retranchements. «Les flics, qu'est-ce qu'ils vont voir de lui», s'écrie la sœur. Ce temps suspendu, ce sursis du «criminel», se charge alors d'une densité affective bouleversante. Comme si le théâtre de chair et de sang, que la mise en scène révèle à notre regard, était soudainement pris dans la spirale d'un accélérateur de particules, au sein duquel les affects se télescoperaient au gré de multiples tentatives de chantage, de manipulation, de surenchère du sentiment, le tout généré par l'irrépressible quête d'un amour absolu. Avec gravité et retenue, la caméra de Doillon capte le déferlement convulsif des gestes et des mots à partir desquels se construisent les personnages. Le format scope permet de serrer au plus près le langage corporel dans toute son expressivité, dans toutes ses subtiles contradictions, et d'en extraire «le gestus», comme le formule Gilles Deleuze¹ à propos d'un cinéma des corps dont Cassavetes reste peut-être le maître incontesté, c'est-à-dire une sorte de «théâtralisation» qui devient l'intrigue même de l'objet cinématographique, sa raison d'être et, sans nul doute, son meilleur gage d'authenticité. En choisissant de

confronter un comédien chevronné au répertoire quelque peu convenu (Richard Anconina, poignant de retenue) et un adolescent non professionnel débordant d'énergie brute (Gérald Thomassin en Antoine Doinel des années 90), Doillon sème les germes de la déstabilisation, brise les balises rassurantes du jeu routinier. Il rend du même coup caduque toute frontière entre l'individu, «l'acteur» et le personnage. Seules comptent à l'écran la trajectoire des corps, la circulation des regards qui s'attirent et se repoussent, forgent ou confortent l'identité. Et quand le propre regard du cinéaste se risque avec une telle générosité fébrile, la rencontre entre l'inconnu des sentiments et de la mise en scène n'en est que plus saisissante. ■

1. Gilles Deleuze, *L'image-temps*. Éditions de Minuit, 1985, p. 250.

LE PETIT CRIMINEL

France 1990. Ré. et scé.: Jacques Doillon. Ph.: William Lubtchanski. Int.: Gérald Thomassin, Richard Anconina, Clotilde Courau, Jocelyne Perrierin. 100 minutes. Dist.: Prima Film Inc.